

roman

CHÈRE
PISCINE

*Marie-Pier
Favreau-Chalifour*

v1b éditeur

CHÈRE PISCINE

Marie-Pier Favreau-Chalifour

v1b éditeur

J'ouvre sans difficulté ni complications la porte de ma maison. C'est encore chez moi. L'endroit n'a pas changé, sauf dans mon esprit. Le souvenir que j'avais gardé de la maison était un peu différent.

La porte s'ouvre, je suis soulagée. Je n'aurai pas à me couper les mains ni à m'ouvrir les paumes avec de la vitre. Je m'étais préparée à entrer par effraction, mais je découvre avec plaisir que tes parents n'ont pas changé la serrure pour m'empêcher de revenir sur les lieux. Ils n'auraient pas le droit de le faire de toute façon.

J'ouvre grand la porte. La poignée se heurte au mur avec un léger rebond. Mon retour se fait sans bruit, ou presque. La quiétude de l'endroit me saisit. J'écoute avec le sentiment que je pénètre dans un trou où l'air ne circule pas.

J'avance dans le hall. Tes parents n'ont laissé aucune lumière allumée. Il n'y a pas de veilleuse pour éviter de trébucher dans le noir, ni de radio jouant à faible volume pour rassurer le chien. Ces choses que font les gens lorsqu'ils quittent leur demeure. Nous n'avons jamais eu de chien. Entre nous, il n'y a jamais eu de complicité corporelle, mais des discussions à cœur

ouvert, des rires, nos esprits qui s'accordent, oui, c'est arrivé. C'est arrivé ici. Il nous est déjà arrivé de rentrer chez nous, la tête pleine de vin et de scotch. À ce moment-là, il y avait une veilleuse.

J'avance. Je m'arrête dans le hall là où les dalles d'ardoise laissent place au bois du parquet. Je dois monter à l'étage. Vérifier qu'il n'y a personne dans les chambres.

J'aimerais partir en quête de nos souvenirs. C'est ce que je cherche à faire, je crois, en retournant chez moi.

Il me faut déployer un effort immense pour me remémorer les six dernières années. Je n'ai pas accès à tous mes souvenirs, mais j'ai le sentiment persistant d'avoir été bernée. Je n'arrive pas à mettre le doigt sur un événement décisif qui marquerait le commencement de la violence entre nous. Ce qui m'est arrivé, c'est un ramassis de petites choses qui n'étaient pas assez importantes pour que je te quitte. À la place, je me suis enlisée.

Dans les mois qui ont suivi ta mort, j'espérais que des changements concrets se produiraient à l'intérieur de moi. Je me suis surprise à attendre une aménorrhée. J'avais l'impression qu'un enfant s'apprêtait à éclore dans mon ventre et je me suis souvent demandé quel nom j'aurais donné à cet être, né de ta disparition. J'étais libre, légère. Je t'avais avalé.

On dit parfois que les coupables retournent sur les lieux de leur crime. Comme j'ai souhaité très fort et longtemps notre séparation, je me sens un peu responsable de ce qui t'est arrivé. Au fond, c'est peut-être

aussi pour ça que je suis revenue. Pour me délester de ce sentiment de culpabilité.

Je ferme la porte derrière moi. J'attends. Toujours rien. L'escalier, qui va du sous-sol au deuxième étage, est situé à ma gauche. À droite, j'aperçois le divan à travers la porte coulissante à moitié enfoncée dans le mur qui sépare le hall d'entrée du salon. Tout est gris : la télévision, la table basse, la silhouette des causeuses, choisies pour la lecture. Une lueur qui ne prend sa source nulle part, qui est la somme de la lumière résiduelle des lampadaires du quartier, illumine faiblement le salon, lui donnant une aura fantomatique.

À travers les portes vitrées, le jardin est sombre, l'herbe est noire. D'où je suis, je ne peux pas voir la piscine.

J'enlève mes souliers, que je place bien en vue sur le tapis de l'entrée, puis je retire mes bas, que je range en boule dans la chaussure de gauche.

Je ne peux pas m'éterniser dans le hall. Je n'ai aucune envie qu'on m'interroge sur ce retour nocturne. Cela ne peut pas arriver. C'est décidé. Si tes parents sont là, je les verrai demain, une fois que je me serai habituée de nouveau à la maison.

Je retiens mon souffle, puis j'expire profondément. Je dois être légère jusqu'en haut, flotter jusqu'au deuxième étage. Un travail d'athlète et de magicienne. Je monte les marches presque sans faire de bruit. Tes parents se retourneront peut-être pendant leur sommeil, mais mes pas précipités ne les réveilleront pas. Durant la montée, je plaque ma main sur ma bouche pour maîtriser mon essoufflement.

À l'étage, il n'y a que trois pièces : notre chambre au bout du couloir, la salle de bains à ma gauche et ton bureau à ma droite. Comme nous n'avons pas de chambre d'amis, cette pièce servait aussi à accueillir nos invités. J'entrevois d'ici le canapé-lit où ils s'installaient pour dormir.

La porte de notre chambre est fermée.

Je vais à droite, dans le bureau. La pièce est sombre. Les quatre petites fenêtres carrées ne laissent pas filtrer beaucoup de lumière. Je vois que tes parents ont laissé ton ordinateur portable. C'est curieux. Ils n'ont probablement pas réussi à le déverrouiller.

Tout est propre, sans poussière. Rangé selon un arrangement précis. Maintenant, je suis sûre que tes parents sont dans la maison, dans notre chambre. Partout où ils passent, ils ont l'habitude de chasser la saleté. C'est un plaisir pour eux. Presque une question de spiritualité.

Chaque fois que nous les recevions chez nous, ils tapissaient la maison de leurs bonnes manières. Ils sont irréprochables : gentils, bien élevés. En même temps, ils ont le sens de la répartie et ils parlent fort, puisqu'ils savent tout sur tout, beaucoup mieux que les autres.

À chaque fois qu'ils exprimaient une opinion devant nous, c'est comme s'ils nous invitaient à jouer au bras de fer. Je n'avais pas le goût de leur livrer bataille. Je sais qu'à leurs yeux, les gens qui n'ont pas envie de leur tenir tête sont des lâches. Je suis une lâche, sans doute.

Ce n'est pas moi qui t'ai suggéré de t'enfuir de cette maison, et encore moins de te noyer dans notre piscine. L'idée a dû croître doucement en toi depuis ta naissance. Je suis sûre qu'à quelque part, ça te rongeaient de l'intérieur, tout ce contrôle qu'ils exerçaient sur ta vie. J'imagine que tu avais envie de t'en sortir.

Je quitte le bureau. Je me dirige vers notre chambre. Je suis insultée qu'ils aient décidé de passer la nuit dans notre lit. C'est comme s'ils s'étaient arrogé tous les droits sur notre maison, parce que tu n'y habites plus.

J'ouvre délicatement la porte. Le lit est fait, les rideaux sont tirés, la pièce est sombre. Il n'y a personne. Je me suis trompée.

En entrant, je ferme la porte derrière moi. Je me dirige à tâtons vers la fenêtre, qu'on a laissée ouverte. Une brise fait doucement onduler le rideau. Cela crée une fente lumineuse au milieu de la chambre, qui me sera utile. Comme ça, lorsque je verrai apparaître les premières lueurs du jour, je saurai que je devrai repartir, avant que la vie ne reprenne son cours, au-dehors.

Je remarque que les voisins ont leurs rideaux tirés eux aussi.

Peut-être que personne ne se rendra compte que je suis revenue.

Le lit est toujours fait de la même façon. Je l'ouvre. Tes parents n'ont pas changé les draps. J'approche mon nez. Il n'y a pas d'effluves de parfum, de traces de savon. C'est l'odeur du lit que j'ai quitté. Je retrouve à l'identique les mêmes notes de sueur, la même humidité qui s'est incrustée dans le matelas. Peut-être un léger relent de moisissure. Je reconnais aussi l'odeur de ma crème pour le corps, et de mon shampoing. L'odeur qu'a mon corps lorsqu'il est endormi.

Je relève les manches de mon imperméable. Il a plu en chemin. Je passe rapidement mes mains sur les draps défaits. Ça fait des plis. Je les écrase du bout des doigts. Je dépose mes paumes à plat sur le tissu. Les draps sont froids. Les poils de mes avant-bras se dressent. Il fait frais dans la maison. Un contraste avec l'humidité que crée la chaleur de mon corps sous mon imperméable. Je refais le lit, replaçant les draps. Je me dirige vers ta commode de l'autre côté de la chambre.

J'ouvre le tiroir du haut. Tes parents l'ont vidé. Ils ont emporté tous tes sous-vêtements. J'ouvre le deuxième tiroir. Ici, je découvre une chemise orange, comme une feuille d'automne. Je réalise du premier coup d'œil qu'elle n'est pas à toi. On te l'a prêtée, peut-être. J'imagine la scène : après l'avoir dépliée, examinée, montrée à tous ceux qui se trouvaient dans la pièce, tes parents ont dû en déduire, comme moi, que cette chemise ne t'appartenait pas. Ils l'ont pliée sans précaution, sans amour. Pas pour lui rendre sa forme originelle, mais parce qu'il faut plier le linge qu'on range dans un tiroir.

Je n'ose pas trop la toucher. Il émane de cette chemise une forte odeur de savon à lessive que je ne reconnais pas. Tu ne l'as pas lavée ici. Je la soulève du bout des doigts, en pinçant la couture d'une épaule, et je la jette sur le lit. Les manches se croisent naturellement au-dessus des boutons. On dirait que la chemise cherche à parer mes coups, comme si j'allais lui faire mal. Je me demande s'il s'agit d'un trophée, ou plutôt d'un cadeau. Tu ne refusais rien à tes collègues, pas plus

qu'à tes nombreux clients qui t'invitaient partout. Tu leur donnais toujours de ton temps, à eux. Tu ne savais pas dire non.

Les soirs où ils appelaient à des heures où il était déplacé de le faire, tu répondais quand même et tu activais alors la fonction haut-parleur. Un geste qui trahissait ton agacement envers eux. En faisant cela, tu les forçais à se confier à leur insu devant des gens qui n'auraient rien dû entendre des sujets professionnels ou personnels que vous abordiez en ces occasions. L'humiliation secrète que tu leur infligeais te procurait beaucoup de plaisir.

Tu l'as fait quelques fois devant nos invités, qui s'en étaient étonnés. Ils ne disaient rien, mais je voyais qu'ils se demandaient s'ils avaient déjà eu droit à ce même traitement.

Durant ces moments de jeu cruel, je devais me faire discrète jusqu'à ce que tu aies fini ta conversation. Tu posais d'abord un doigt sur la bouche pour m'indiquer de garder le silence. Ensuite, tu vaquais à tes occupations, tu faisais les cent pas entre le salon et la cuisine, tu regardais la télévision en coupant le son et en mettant les sous-titres. Tu répondais à tes courriels sur ton téléphone. Tu mangeais. Tu les laissais parler. J'ai toujours été étonnée, admirative, de constater que tu ne perdais jamais le fil de ce qui était dit, même lorsqu'il s'agissait d'une conférence téléphonique, avec trois, quatre, voire cinq personnes. Lorsque finalement on s'adressait à toi pour te demander ton avis, tu répondais sans délai,

proposant des solutions, interpellant chaque personne par son prénom, en évoquant les idées que chacune avait amenées. Tu résumais leurs propos, tu repliais la discussion d'une main de maître, avant de les renvoyer chez eux avec des devoirs, des améliorations à apporter. C'était toi le chef et je sentais dans leurs voix qu'ils te considéraient comme tel.

Quand tu raccrochais, le mépris hypocrite que tu avais eu pour eux cédait le pas à de l'angoisse, voire à de la paranoïa, et je devais alors te rassurer en te répétant qu'ils ne te prenaient pas pour un imbécile.

Tu justifiais ta façon d'agir en m'expliquant pourquoi ils étaient méprisables. En étant ta confidente, je devenais dangereuse. Alors, tu me demandais, à répétition, comme en proie à des spasmes, si j'étais en train d'enregistrer notre conversation. Non. Tu le demandais encore, non, puis tu ne le demandais plus.

J'ouvre le troisième et le quatrième tiroirs. Il n'y a rien. Tu évitais de porter des couleurs indiscretes. Tu mettais un temps considérable à soigner ton apparence quand tu te rendais au travail. Avant de sortir le matin, tu inspectais ton reflet dans la glace à de nombreuses reprises. Je le sais parce que je t'ai souvent épié. Je t'ai vu replacer tes cheveux avant de sortir, te pincer les joues pour te donner une apparence plus jeune. La première fois, ça m'avait saisie. Je ne sais pas pourquoi ça m'avait autant étonnée. Peut-être parce que je ne t'avais jamais imaginé comme quelqu'un qui avait le souci de plaire. Ou plutôt, tu n'avais pas l'air de quelqu'un qui

craignait de déplaire, de faire mauvaise impression sur les autres. Je me suis souvent demandé à qui tu cherchais à plaire en t'arrangeant de cette façon, qui tu cherchais à séduire.

Lorsqu'il t'arrivait de recevoir des compliments sur ta tenue pendant la journée, tu m'approchais avec plus d'aplomb après, quand tu rentrais du travail. Tu regagnais confiance en toi. Tu réclamaï ce qui te revenait de droit.

Why are you always angry like that? Am I not allowed to make love to my wife?

Tu t'amusais presque de ma résistance. J'étais l'exception qui ne bavait pas devant toi. J'étais celle qui ne voyait rien. Les compliments t'encourageaient dans tes certitudes. Ce n'est pas chez toi qu'il y avait quelque chose qui clochait. C'était moi, toujours moi, qui étais anormale.

I'll change your mind, you'll see. I can mess with your head too.

Tu affectionnais particulièrement le blanc, le gris, le jaune vanille et le bleu. Au moment de ta mort, paré de tes plus beaux habits, tu ne jurais pas avec la piscine.

- *Tu n'as pas peur du noir ?*
- *Non.*
- *Et des fantômes, tu as peur ?*
- *Non plus.*
- *Menteuse.*

Philippa rentre chez elle, plusieurs mois après le suicide de son mari. Fouillant dans les effets personnels du mort, elle s'adresse à lui, s'imagine qu'il la voit faire, et donne libre cours à des fantasmes qui la libèrent de l'emprise de cet homme dominateur et sûr de lui.

Mais quelque chose ne va pas. Elle sent une présence qui l'épie dans la nuit. Alors qu'elle erre de pièce en pièce, assaillie par des souvenirs qu'elle avait étouffés, son malaise grandit. L'irruption d'une étrange jeune femme dans la maison l'entraîne dans un nouveau cycle, où la peur et le désir sont intimement liés.

Thriller psychologique, *Chère piscine* est aussi un roman sur la reconstruction de soi.

Marie-Pier Favreau-Chalifour travaille à Montréal dans le milieu culturel. *Chère piscine* est son premier roman.

ISBN 978-2-89649-957-1



Logo for Groupe Livre Québec, featuring a stylized leaf above the text "Groupe Livre QUÉBECOR".